

Dieu des chrétiens, Dieu des musulmans. Des repères pour comprendre

Rémi Brague

PRÉFACE

Tout le monde parle en ce moment du dialogue nécessaire entre chrétiens et musulmans, voire entre christianisme et islam, ce qui n'est d'ailleurs pas tout à fait la même chose. Le livre que j'ai l'honneur de préfacier se propose de faire la lumière sur les conditions qui permettraient (qui permettraient, soyons optimistes) que ce dialogue se fonde sur des bases solides et ne se paye pas de mots.

Une compétence

Le père François Jourdan est particulièrement bien formé pour participer à un tel dialogue de façon fructueuse. Le contact concret avec les musulmans est pour lui une évidence quotidienne: il a été missionnaire en Afrique, au contact de l'islam africain; il a vécu au Maroc; il a parcouru la Tunisie, l'Égypte, le Liban, la Jordanie, la Syrie, la Turquie.

Sa formation théorique en théologie est passée par un travail sur la tradition des Sept Dormants d'Éphèse, qui a été publié chez un éditeur spécialisé en études orientales¹. Le thème était déjà propice au dialogue interreligieux : l'histoire de ces sept jeunes gens endormis au moment des persécutions et réveillés plusieurs siècles après, empruntée à la légende chrétienne, figure dans le Coran au début de la sourate dite de « La Caverne » (18, 9-26). Leur culte constitue entre chrétiens et musulmans un point commun qui avait beaucoup fait rêver Louis Massignon.

La formation du père Jourdan s'est achevée en 1988 par une thèse de doctorat en histoire des religions et anthropologie religieuse (Paris IV) et en sciences théologiques (Institut catholique de Paris) sur « La mort du Messie en croix dans les églises araméennes et sa relation à l'islam, des origines jusqu'à l'arrivée des Mongols en 1258 ». Ce travail, préparé sous la direction du père Y. Moubarac et du professeur M. Meslin, n'a malheureusement pas été publié. Il faut le regretter, car le sujet touche au centre du désaccord entre christianisme et islam. Celui-ci, en effet, n'admet pas que Jésus ait pu mourir en croix, mais préfère imaginer qu'il aurait été enlevé par Dieu (Coran, 4,157-158).

Le père Jourdan enseigne ou a enseigné l'islamologie à l'Institut catholique de Paris, à l'Université catholique de l'Ouest (Angers), à l'École Cathédrale de Paris.

De ce dialogue pour lequel il est si bien préparé, le père Jourdan est une sorte de professionnel. Il a été membre de l'équipe permanente du Secrétariat national de l'Église catholique pour les Relations avec l'islam (1991-1997) ; il est depuis 1998 délégué du diocèse de Paris pour les relations avec l'islam.

Et c'est précisément parce qu'il veut défendre le dialogue entre chrétiens et musulmans qu'il insiste pour qu'il ait lieu en vérité, sans escamoter les points sur lesquels il conviendrait, justement, de discuter.

¹ F. Jourdan, *La tradition des Sept Dormants: une rencontre entre chrétiens et musulmans*, Maisonneuve et Larose, 1983 [2001].

Les conditions minimales du dialogue

Les conditions nécessaires, ou au moins souhaitables, pour un dialogue authentique, sont à tout le moins de bien connaître les deux religions. Voilà qui ne mange pas de pain, dirait-on ... J'insiste: bien connaître les deux religions comme telles, telles qu'elles se comprennent et se forment elles-mêmes dans leurs instances autorisées, et ne pas se contenter de connaître des gens qui les professent sans les représenter de façon compétente.

Il faut donc être à la fois islamologue et théologien. L'ennui est que, le plus souvent, les islamologues ne sont pas théologiens, et que les théologiens ne sont pas islamologues. Ce qui amène les islamologues à s'improviser quand il le faut théologiens amateurs, et les théologiens à se bricoler une islamologie. Les premiers se satisfont, dans le meilleur des cas, de vieux souvenirs de catéchisme; les seconds ont recours à un savoir de seconde main. Notons que les islamologues se contentent plus souvent d'une théologie de fortune que les théologiens d'une islamologie improvisée. Les théologiens savent dans la plupart des cas que les disciplines académiques demandent une formation sérieuse. En revanche, bien des gens s'imaginent aujourd'hui que, de toute façon, la théologie n'a aucune rigueur et que l'on peut se permettre de la ruiner impunément. Quoi qu'il en soit, les deux équipes d'amateurs recouvrent leurs entreprises de fumigènes sentimentalistes. Les formules imprécises ou carrément ambiguës, noyées dans un flot de déclarations sincères mais vides, donnent l'illusion d'avoir vraiment dialogué.

Le père Jourdan a l'avantage d'être théologien et islamologue, praticien du dialogue interreligieux. Il peut donc se permettre de citer des déclarations qui forment une triste anthologie de la confusion mentale. Avoir placé ces citations en appendice, à la fin de son ouvrage, et sans les commenter, atteste de ses intentions iréniques. Mais il faut avoir le courage de prendre conscience de ces errements afin de les rectifier.

Il faut en tout cas le reconnaître: le temps n'est plus où les gens qui se permettaient de parler de l'islam possédaient *aussi* une large culture classique et connaissaient bien *aussi* leur propre religion. On songe avec nostalgie à des gens comme Ignace Goldziher, peut-être le plus grand islamologue de tous les temps qui, dans la Hongrie de la seconde moitié du XIX^e siècle, avait bénéficié à la fois du gymnase humaniste avec latin et grec, et d'une éducation juive poussée². De nos jours, bien des gens qui s'occupent d'islam sont passés directement du lycée à 'Langues 0', ne savent pas grand chose en dehors de leur domaine d'étude, et n'ont en particulier aucune idée précise de ce qu'est une religion. Cela vaut d'ailleurs avant tout pour celle de leur pays d'origine.

La France ne manque pas, et il faut s'en réjouir, de bons spécialistes de l'islam. Mais ce que l'on appelle islamologie, et qui fait les gros titres des médias, est souvent une sociologie des populations musulmanes, avec un peu d'histoire et parfois un peu de psychologie. Moins nombreux et surtout plus discrets sont les savants qui s'occupent des fondements mêmes, je veux dire du Coran, des récits traditionnels sur Mahomet (hadith), de la biographie traditionnelle de celui-ci (sira) et l'histoire des débuts de l'islam³. La recherche sur ces domaines est en revanche florissante dans les pays anglosaxons, en Allemagne et en Israël.

² Voir mon introduction à I. Goldziher, *Sur l'islam: origines de la théologie musulmane*, Desclée de Brouwer, 2003, p. 7-35.

³ Parmi les exceptions les plus brillantes, et pour ne pas citer des vivants: A-L. de Prémare, *Les Fondations de l'islam: entre écriture et histoire*, Seuil, 2002 ; et l'excellent petit livre *Aux origines du Coran: questions d'hier, approches d'aujourd'hui*, Téraèdre, 2004.

Éloge de l'«essentialisme»

Mais à quoi bon se pencher sur ces vieilles choses? Et pourquoi faudrait-il espérer en tirer une connaissance de ce qu'est l'islam? Et d'ailleurs, faut-il même se poser la question de Socrate et demander *ce que c'est* que l'islam? Certains spécialistes des sciences humaines ont trouvé, pour s'épargner la peine de ce genre d'interrogations, un mot fort commode qu'ils brandissent volontiers comme une injure: « essentialisme!». La rhétorique de l'anti-essentialisme est intarissable : il ne faut pas figer la diversité fluente et bigarrée de la vie dans le carcan d'une définition raide, etc., etc.

Contre l'« essentialisme », il y aurait un remède souverain: la mise au pluriel. Dans un studio de radio ou sur un plateau de télévision, quel que soit le sujet de la discussion, celui qui a gagné la partie est le premier qui prend un air pénétré pour asséner doctement: « il n'y a pas *un* X, il y a *des* Xs », sous les hochements de tête approbateurs de l'assistance. Ce qui est aussi banalement vrai que peu « schmilblicko-propulsant». Car le problème reste entier: il faut encore se demander pourquoi diable on se réserve le droit de donner à tous ces Xs le même nom, à savoir, justement, celui de X ...

J'ai souvent envie, quand j'entends l'accusation d'« essentialisme», de raconter une parabole. Un chimiste s'était spécialisé dans l'étude du cobalt. On l'accusa d'être essentialiste, et même de rêver, puisqu'on ne trouve pas de cobalt à l'état natif. « Il n'y a pas un cobalt, lui expliqua-t-on, mais des oxydes, des carbonates de cobalt, etc. » Certes, répondit-il, mais il me faut bien connaître les propriétés du cobalt pour expliquer comment il se comporte lorsqu'il est combiné avec l'oxygène, le carbone, ou d'autres substances ...

Ma parabole ne vaut que partiellement. En effet, il est plus facile d'isoler un élément naturel, même si c'est seulement par la pensée ou dans un laboratoire, qu'un fait culturel, lequel varie selon le lieu et évolue dans le temps. Chercher l'essence de l'Eure-et - Loir, de la France, ou même celle de l'Europe a de fait quelque chose d'arbitraire, pour ne pas dire de ridicule.

L'essence de l'islam ?

De la même façon, on aura du mal à trouver une essence qui serait celle de l'Islam (nom propre, écrit avec une majuscule), civilisation vieille de quatorze siècles, et qui s'étend de la Mauritanie à l'Indonésie en passant par l'Asie centrale, à travers mille variétés dues au substrat qu'elle a recouvert. En revanche, la tâche est peut-être plus facile pour l'islam (nom commun, prenant une minuscule) comme religion. Rappelons en effet que tous les musulmans, au-delà de leurs différences qui peuvent aller jusqu'à des mépris, des haines, voire des guerres, ont en commun un certain nombre de points que personne ne peut remettre en cause sans sortir de l'islam. J'en citerai quatre, qui découlent les uns des autres et forment donc un système.

Pour tous, d'un bout à l'autre du monde islamique, pour les sunnites comme pour les chiites, pour toutes les écoles juridiques' pour toutes les confréries mystiques: 1) Mahomet est l'Envoyé de Dieu; 2) le Coran est la parole dictée par Dieu à Mahomet, qu'il faut donc entourer d'un grand respect; 3) la direction de la prière est celle de La Mecque, d'où le terme par lequel les musulmans se désignent au-delà de toutes les divisions: « les gens *de la direction* (de la prière) » (ahl al-qibla). En conséquence: 4) cette ville est pour tous aussi le but du grand pèlerinage annuel. Quatre points, ce n'est pas beaucoup. Mais c'est essentiel. En effet, si le Coran est la parole divine, et si Mahomet qui l'a reçue est l'envoyé de Dieu et le « bel exemple» (Coran, 33,

21) qu'il a proposé aux croyants, on peut, au moins en principe, en déduire à peu près tout le comportement que Celui-ci souhaite leur voir adopter.

Qu'ils l'adoptent en réalité est une autre question. Il est exact, mais inutile, de faire remarquer que bien des musulmans boivent de l'alcool et que bien des musulmanes ne se voilent pas, sans pour autant omettre de faire leurs prières, etc., bref, se composent un islam « à la carte ». Sans parler de ceux qui se détachent d'aspects plus importants de cette religion. Reste en effet à se demander pourquoi ils font cela. Est -ce *en tant que* musulmans ou, si l'on préfère, *parce qu'ils* sont musulmans? Ou est-ce au contraire *en dépit de* leur islam? Je me souviens d'un juif me faisant l'éloge de sa religion en faisant valoir que chacun de ses commandements était suspendu si son application risquait de menacer la vie humaine. Ce qui est tout à fait vrai. Mais j'aurais préféré qu'il m'expliquât pourquoi il est bon de respecter les commandements en temps normal ...

Les fausses ressemblances

Le gros danger pour les chrétiens, au point de vue duquel je me place ici, est la paresse intellectuelle. Elle leur fait appliquer à l'islam des schémas de pensée chrétiens, ce qui les mène à le comprendre comme une sorte de christianisme. Ce n'est pas là respecter l'autre. C'est au contraire lui imposer des catégories qui lui sont étrangères et lui demander de se comprendre soi-même autrement qu'il ne le fait. Le baptême forcé est aussi pervers en pensée qu'en action.

Entre les deux religions, les points communs ne manquent pas, du moins à première vue, ce qui foment l'idée d'une certaine ressemblance. Il suffira donc de faire la liste des divergences par rapport à un large fond d'éléments communs' pour réduire l'islam à une sorte d'hérésie chrétienne. C'est ainsi qu'a procédé le plus ancien auteur chrétien qui parle de l'islam avec quelque détail, à savoir saint Jean Damascène (mort en 750). Il le fait dans les deux textes où il traite de la religion de ceux qu'il appelle les Ismaélites, les Agarènes ou les Saracènes (les « Sarrasins »)⁴. Il faut noter à sa décharge qu'il n'appelle nulle part la religion qu'il décrit du nom d' « islam » et ceux qui la professent « musulmans ». Et que, de fait, nous ne savons pas très précisément ce que croyaient les Arabes de son époque.

De nos jours, on s'imagine que le dialogue sera plus facile si l'on insiste sur les points communs et minimise les différences. Remarquons d'abord que cette recherche aboutit à priver les phénomènes que l'on analyse d'une bonne partie de ce qui les rend dignes d'intérêt. Imaginons que l'on me demande de décrire Napoléon, et que je réponde: « Il avait deux jambes, deux bras, une tête, etc. » Bien vite, on me demandera avec impatience de désigner plutôt ce qui le distinguait des autres hommes: sa redingote grise, son petit bicorne, etc. De même, quel intérêt y a-t-il à dire que l'islam, comme le christianisme, est monothéiste, qu'il admet que Dieu parle aux hommes par l'intermédiaire de prophètes, qu'il connaît les noms d'Abraham et de Jésus, etc. ? C'est vrai, mais sans intérêt. C'est donc à juste titre que le père Jourdan rappelle avec insistance ce par quoi l'islam se distingue du christianisme. Il le faut, si l'on veut que s'engage un véritable dialogue, et non un monologue en stéréophonie.

Il ne suffit pas non plus de parler vaguement de ressemblances entre les deux religions. Car il y a ressemblance et ressemblance. Qu'on me permette une comparaison: rien ne me ressemble plus que mon reflet dans un miroir. Mais en même temps, tout y est inversé: dans le visage qui

⁴ Jean Damascène, *Écrits sur l'islam*, présentation, commentaires et traduction par Raymond Le Coz, Cerf, coll. « Sources Chrétiennes », n° 383, 1992. Le titre emploie le mot « islam », qui ne figure nulle part dans le texte. Et le traducteur remplace systématiquement le mot « saracène » par le mot « musulman » ; voir ses explications p. 228 note 1.

me fait face, image exacte du mien, ce qui est à droite semble être à gauche, et réciproquement. La ressemblance entre christianisme et islam me semble un peu de cet ordre. Dans l'islam, tout le judaïsme et le christianisme (ou presque) est là; mais en même temps tout (ou presque) y a changé de signe. Il est méritoire de dresser la liste des éléments que ces religions se partagent, par exemple dans leurs livres de référence⁵. Mais on ne peut rien fonder de solide là-dessus tant que l'on n'a pas saisi l'orientation qui inverse tous lesdits éléments.

Cette symétrie se comprend si l'on tient compte des circonstances historiques. L'islam naissant dut se définir en se distinguant des religions qui étaient déjà présentes sur le marché du Moyen-Orient. Il s'agissait du judaïsme des trois tribus qui, selon l'histoire traditionnelle, vivaient à Médine. Et, surtout, du christianisme. Celui-ci était, à l'époque, dominant au Nord de l'Empire romain devenu « byzantin », et également au Sud, en Éthiopie; il était déjà très présent aussi dans la Péninsule arabique. Lorsque l'islam dut s'expliquer à soi-même et rendre compte de sa propre nouveauté, il se comprit donc comme un post judaïsme et un postchristianisme. On pourrait dire: comme un postbiblisme.

Pas d'Écriture en commun

L'ouvrage du père Jourdan montre en détail cette symétrie renversée. Il insiste à juste titre sur l'importance de l'idée islamique selon laquelle les Écritures qui ont précédé le Coran ont été trafiquées par leurs porteurs et ne représentent donc ni le message de Moïse ni celui de Jésus. Le problème était que celui du Coran ne coïncidait que de très loin avec le message de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Pour éliminer la contradiction, il fallait donc, soit ne pas tenir compte du Coran, ce qui était impossible, soit trouver une stratégie pour désamorcer la Bible.

Et c'est justement ce que réalise le dogme de la « falsification » (*tahrîf*) des Écritures ayant précédé le Coran⁶. L'idée a un fondement coranique peu clair: il est reproché à certains juifs d'avoir « détourné le Discours de ses sens⁷ » (4, 46). Le texte authentique descendu d'auprès de Dieu aurait été déformé, à l'instigation de personnages que la légende nomme parfois: Esdras pour le judaïsme, Paul pour le christianisme. La dénonciation de ce dernier comme fondateur d'un christianisme qui trahit Jésus traîne un peu partout. Elle a été reprise par Si Hamza Boubakeur (mort en 1995) dans un traité de théologie islamique dit « moderne » dont on doit espérer qu'il n'est pas représentatif. Trois pages hallucinantes d'affirmations gratuites sur Paul y constituent un triste morceau d'anthologie⁸. Le père Jourdan rappelle à ce propos, en un excursus, que Paul n'est nullement, comme on l'entend dire trop souvent, le fondateur du christianisme, mais qu'il dit n'enseigner que ce qui lui a été transmis par la communauté primitive (1 Co 15,3).

Le Coran affirme à de nombreuses reprises « confirmer » (*saddaqa*) les livres qui l'ont précédé (2, 41). La formule est paradoxale car les écrits plus anciens confirment généralement les textes postérieurs. Quoiqu'il en soit, l'islam comprend que les livres ainsi « confirmés » sont, non pas l'Ancien et le Nouveau Testaments que l'on peut trouver chez son libraire, mais bien les textes purement virtuels et aujourd'hui introuvables qui auraient existé avant la falsification dont

⁵ Signalons par exemple le gros ouvrage de D. Masson, *Monothéisme coranique et monothéisme biblique. Doctrines comparées*, Desclée De Brouwer, 1976 (2^e éd.), 823 p.

⁶ Bibliographie de base: 1. Goldziher, « Über muhammedanische Polemik gegen Ah! al-Kitâb » [1878], in *Gesammelte Schriften*, édition de J. Desomogyi, Hildesheim, Olms, 1968, t. 2, p. 1-47; Mgr. I. Di Matteo, « Il 'tahrif od alterazione della Bibbia secondo i musulmani », *Bessarione*, 26, 1922, p. 64-111 et 223-260; J.-M. Gaudeul et R. Caspar, « Textes de la tradition musulmane concernant le *tahrif* (falsification) des Écritures », *Islamochristiana*, 6, 1980, p. 61-104; H. Lazarus- Yafeh, *Intertwined Worlds. Medieval Islam and Bible Criticism*, Princeton University Press, Princeton, 1992; C. Adang, *Muslim Writers on Judaism and the Hebrew Bible from Ibn Rabbân to Ibn Hazm*, Brill, Leyde, 1996, p. 223-248.

⁷ Tout le verset est d'une grande obscurité. Voir par exemple la note de R. Blachère à sa traduction, *Le Coran. Traduction selon un essai de reclassement des sourates*, Maisonneuve, 1951, t. 2, p. 938-939.

⁸ Si Hamza Boubakeur, *Traité moderne de théologie islamique*, Maisonneuve, 1993 (2^e éd.), p. 95-97.

ils auraient été les victimes. La comparaison entre le Coran et les autres textes est donc impossible.

Deux conceptions de la révélation

Le père Jourdan met également l'accent sur la façon dont l'islam se représente la relation entre Dieu et l'homme, façon qui prend le contre-pied du message biblique. Selon la Bible, en effet, le fait premier n'est pas la prophétie, mais l'entrée de Dieu dans l'histoire. Dieu choisit de mener une vie commune avec l'homme, et d'abord avec son peuple avec lequel il fait *alliance*. Il le fait par son intervention dans l'histoire, qui est une délivrance de la captivité en Égypte (Ex 20, 2) ; il le fait en marchant à la tête de son peuple qu'il guide; en répandant son esprit sur les « juges » qui délivrent Israël de ses ennemis, puis sur les rois qui ont la même fonction, mais institutionnalisée ; il le fait par le Temple où se fixe la présence divine qui marchait jadis au désert. Ce n'est que dans un second temps que le Dieu biblique passe, pour utiliser un jargon psychologique, d'une « communication non verbale » à une « communication verbale », et qu'il adresse la parole à son peuple. Et les prophètes qui se réclament de Lui et par l'intermédiaire desquels Il parle à Israël ont pour tâche de rappeler une alliance qui est déjà là.

C'est à plus forte raison le cas dans le christianisme pour lequel l'alliance de Dieu avec l'humanité a trouvé son sommet dans l'union en une seule personne, celle de Jésus-Christ, des deux natures divine et humaine (ce que les théologiens appellent « union hypostatique »). L'essentiel dans le christianisme est donc la vie du Christ, dans la mesure où elle manifeste le visage du Père à travers ses comportements qui sont tous des gestes de salut: pardonner, guérir, nourrir, libérer du péché, délivrer de la mort. L'enseignement de Jésus est un aspect de sa vie, il formule en mots ce qu'expriment ses actions; ses actions garantissent à leur tour la vérité de ce qu'il promet et la faisabilité de ce qu'il demande. Jésus n'est nullement le porteur d'un « message », comme on a sottement pris l'habitude de dire. Il est le message de Dieu aux hommes, ce que l'Évangile de Jean appelle le « Verbe » de Dieu.

L'islam, à l'inverse, pense la révélation de Dieu comme la communication d'un message qui n'enseigne pas ce que Dieu est, mais ce qu'Il veut. Le Dieu qui l'émet « fait descendre » (nuzûl) son livre à des époques qui se situent bien évidemment au sein même de l'Histoire. Mais Lui-même ne s'engage pas dans l'aventure humaine. Son message est un livre, le Coran, tel qu'il a été confié à Mahomet, envoyé de Dieu. Lorsque l'islam se retourne sur les étapes précédentes de la révélation, il se représente celles-ci sur le modèle du Coran confié à Mahomet. Il imagine donc un Évangile (au singulier!) confié à Jésus, suivant une Torah confiée à Moïse, et jusqu'à des « feuilles » qui auraient été confiées à Abraham (53, 37; 87, 19 et voir 20, 133). Le contenu de ces textes aurait été le même depuis l'origine.

Mahomet prophète?

On comprend à quel point la question de savoir si les chrétiens peuvent reconnaître à Mahomet la qualité de prophète est biaisée. Il s'agit d'abord de se demander selon quel modèle de la prophétie il faut comprendre le mot « prophète ».

S'il suffit, pour mériter ce titre, de dire sur Dieu des choses vraies, par exemple qu'il n'y en a qu'un seul, alors le pharaon Akhénoton (XIV^e siècle av. J.-C.) ou le philosophe Aristote (IV^e siècle av. J.-C.), voire les publicistes déistes des Lumières, sont des prophètes. Si l'on conçoit la prophétie à partir de l'idée d'histoire du salut, on voit mal comment un chrétien pourrait

sérieusement admettre la possibilité d'une prophétie postérieure à Jésus-Christ, en lequel habite la « plénitude de la divinité » (Col 2, 9). Ou alors, ce sera en un sens très métaphorique, celui où certains meneurs d'hommes, fondateurs ou réformateurs d'ordres, ont reçu quelque chose comme une mission prophétique.

Quant à l'islam, rappelons qu'il distingue plusieurs niveaux de prophétie. Pour les désigner, le Coran ne dispose pas d'un vocabulaire unifié⁹. La dogmatique postérieure, en revanche, distingue entre « prophète » (*nabi*) et « envoyé » (*rasûl*). Tout prophète reçoit de Dieu une dictée surnaturelle. Mais, pour certains, elle ne concerne qu'eux. À d'autres, moins nombreux, elle communique un message qu'ils ont pour mission d'apporter à la communauté dont ils sont membres, et qu'ils doivent avertir. Il peut s'agir d'un commandement ou d'une interdiction de la part de Dieu. Enfin, quelques-uns, très peu nombreux, doivent apporter à leur communauté, voire, dans le cas de Mahomet, à toute l'humanité, une règle de vie exprimant la volonté de Dieu. Cette dernière sorte de prophètes est seule désignée par le terme d' « envoyé ». Inutile de dire que c'est à cette dernière catégorie que Mahomet ressortit. Et, si le Coran suggère qu'il aurait été envoyé aux Arabes seuls, un *hadith* postérieur lui fait dire qu'il aurait été envoyé « aux rouges et aux noirs », c'est -à-dire aux hommes de toute complexion.

Si un chrétien reconnaît à Mahomet la qualité de prophète, de deux choses l'une. Ou bien il donne à ce terme une signification dont aucun musulman ne saurait se contenter. Ou bien il prend le mot au sens fort d'« envoyé ». Auquel cas le musulman aura le droit, voire le devoir de lui demander pourquoi - s'il dit admettre la vérité de la mission de Mahomet - il ne se soumet pas à la loi qu'il a apportée et s'accroche à la loi de Jésus, que Dieu a abrogée et remplacée par celle, définitive, de Mahomet ... Dans les deux cas, le musulman aura l'impression, justifiée, qu'on s'est moqué de lui en le payant de mots.

Voilà le genre de faux « dialogue » avec lequel le père Jourdan souhaite en finir, afin de laisser la voie à un véritable échange dans la connaissance mutuelle des points de vue. Souhaitons-lui bon succès.

Rémi BRAGUE

⁹ Certains personnages appelés *rasûl* peuvent ne pas avoir donné de livre, comme par exemple Nûh (« Noé ») (VII, 61; XXVI, 107.125.143.175). Et à l'inverse, certains qui ont donné un livre peuvent ne pas être qualifiés de *rasûl*, comme Ibrâhim, qui est seulement appelé *nabî* (XIX, 41).

INTRODUCTION

Alors qu'il existe tant de bibliothèques sur l'islam, peut-il y avoir encore quelque chose à dire qui puisse être utile et éclairer la compréhension mutuelle? Eh bien, oui ! Car, dans la société laïcisée qui est la nôtre, on se contente d'aborder l'islam et les autres religions par le biais historique et sociologique. Or, ces disciplines, si nécessaires et précieuses qu'elles soient, ne prennent pas en considération le contenu des religions mais leur aspect extérieur. Il existe des informations de culture générale ou d'islamologie sur les « cinq piliers », les articles de foi ou la mystique soufie, mais cela ne fait pas apparaître la cohérence profonde. On peut pousser les études pendant des années dans ces domaines sans avoir compris en profondeur les religions en question, ni ce qu'il y a véritablement dans l'esprit du croyant en chair et en os, celui que l'on rencontre dans la vie courante, dans son entourage proche ou même dans sa propre famille. Comme le disait le père Jacques Jomier, islamologue éminent : « Est-il possible de parler des religions en écartant le problème central, à savoir ce qu'elles sont¹⁰ ? »

Ce livre veut donc préciser un domaine quelque peu délaissé par les chrétiens et les musulmans, ce qui entrave lourdement les possibles avancées de confiance et de compréhension. Je veux parler des doctrines. Leur mise à plat est indispensable si l'on ne veut pas se mettre dans des conditions qui interdisent d'aller plus loin, en rendant l'éventuel dialogue impossible ou bloqué. Se connaître dans sa cohérence propre permet de se comprendre et de bâtir la paix. Combien de fois, en Orient comme au Maghreb, les chrétiens n'ont-ils pas constaté: « Nous nous entendons très bien entre chrétiens et musulmans, et sommes amis depuis longtemps. Mais ne parlons pas de religion. Surtout pas ! » Ils font parfois une réflexion pleine de bienveillance : « Nous n'avons pas à juger l'islam en soi, mais à rencontrer des frères en humanité. » Dans les sociétés islamiques, le chrétien risque ses conditions de vie; et ce risque bloque la confiance et la rencontre.

Dans notre monde laïc, le contenu des religions, leurs présupposés théologiques et leurs doctrines sont souvent considérés comme suspects: il s'agit de vie privée, donc, pense-t-on, obligatoirement irrationnelle et en dehors de toute science possible et de toute rigueur! De plus, ce sont des questions qui fâchent: on en a peur et, sans se l'avouer, on les fuit. Exceptionnellement, on acceptera un approfondissement pour le bouddhisme parce que, dit - on, ce ne serait pas une religion mais une sagesse, ou en tout cas une religion sans dogme! Ce faisant, on fait l'impasse sur les formations austères et longues au dharma (enseignement bouddhiste) que supportent avec empressement certains de nos contemporains. À ce propos, le fameux maître tibétain, le Dalaï-lama, met souvent et honnêtement en garde des Occidentaux parfois bien naïfs: « Le bouddhisme n'est pas ce que vous croyez! »

Une difficulté est l'ambiance très affective de nos échanges. Dans l'esprit de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, dont l'article 18 porte sur la liberté religieuse, on veut faire preuve d'ouverture, être gentil et s'installer dans une bienveillance relativiste: pour accueillir tous les hommes, il faudrait accepter toutes les doctrines, sinon, on serait un méchant intolérant! On irait presque jusqu'à croire que l'on peut être à la fois musulman et hindou! C'est ainsi que, dans l'opinion courante, on se paie souvent de mots et on se contente d'« à peu près» pour sauvegarder un calme relationnel apparent. Et souvent dans les relations islamo-chrétiennes, on en rajoute: « Nous sommes très proches! 90 % de choses nous sont

¹⁰ *Esprit et Vie* n° 38, juillet 2001, 2^e quinzaine, p. 2.

communes! C'est presque pareil... » Or, pour le vivre-ensemble d'aujourd'hui et de demain, tant de choses restent si confuses et cachées que l'on a du mal à les repérer, qu'elles empêchent d'avancer et pourraient à l'avenir poser de graves problèmes de compréhension et de vie. On ne peut plus en rester là.

Aujourd'hui, en France, nous pouvons prendre un autre chemin : comprendre la cohérence interne de l'autre, sans laquelle nous ne pouvons nous rencontrer en profondeur. Pour cela, il faut oser risquer de surprendre les mentalités. Aujourd'hui, devant l'islam, beaucoup de gens se sentent dans une situation très embrouillée et en souffrent : ils sont « perplexes », bloqués ; ils voudraient en sortir, comprendre, respirer en toute liberté et avancer.

Aborder le dialogue sur le plan doctrinal ne préjuge en rien de la qualité des personnes. Il y a des gens de bien dans toutes les religions et même hors de toute religion. Une vie authentique, qui croit en l'homme et s'y donne, est heureusement possible dans toutes les civilisations qui, elles, s'y prêtent plus ou moins bien! De même, l'amitié et la rencontre humaine demeurent indispensables: elles sont nécessaires mais non suffisantes. Et la sympathie des personnes ne préjuge en rien de la validité du chemin de leur vie. Il ne faudrait pas que les chemins religieux fassent obstacle ni brident les bonnes relations avec les autres qui sont croyants autrement. Pour cela, il faut travailler sur les chemins religieux et les affiner.

Il n'y a pas dans cet ouvrage de présentation générale de l'islam, mais seulement un aperçu de sa cohérence et de celle du christianisme. Un va-et-vient inévitable entre islam et christianisme permet de mieux mesurer par contraste ce qui est dit de très ambigu ou même de confus. Les deux premiers chapitres constituent une enquête qui montre la confusion dominante à ceux qui en douteraient encore. Les nombreuses citations de ces deux chapitres, avec les limites que l'on peut y voir, sont tirées en particulier de la grande presse que tout le monde peut lire sur l'islam, et aussi de la presse spécialisée. Les chapitres suivants exposent, de façon plus systématique, quelques points fondamentaux des deux religions.

PREMIÈRE PARTIE

ENQUÊTE SUR UNE SITUATION
BIEN CONFUSE

CHAPITRE 1

« PERPLEXITÉ » RESTREINTE DU CHRÉTIEN D'AUJOURD'HUI

Réjouissons-nous de ce que, dans les rencontres islamochrétiennes, chacun ait le souci d'une ouverture à l'autre et fasse preuve de bonne volonté. Le chrétien aura vite remarqué l'intérêt des musulmans pour les choses religieuses, et lui aussi s'y intéresse. Cependant l'expérience montre que, si l'on aborde les questions religieuses non pas seulement sur un plan extérieur culturel ou socio-historique, mais sur la doctrine, très vite on doit déchanter: c'est l'incompréhension. Et il ne suffit pas de déclarer forfait et de dire que l'on va renoncer désormais à aborder ces sujets, car de toute façon ils sont *abordés de manière irrépessible*, comme les thèmes classiques que nous allons considérer maintenant. Mais ils le sont de manière subreptice et piégée, sans que l'on puisse démêler clairement où se trouve le malaise, d'où la « perplexité » qui s'installe.

Quelques perplexités sur des erreurs fréquentes

Prenons donc d'abord les sujets doctrinaux concernant spécifiquement les chrétiens; et donnons quelques éléments de réflexion et de réponse.

- 1) « ***Parlons seulement de ce qui nous rapproche!*** » entendons-nous souvent. C'est en effet très sympathique. Dans une première approche et si l'on ne se connaît pas, cela peut s'envisager et faciliter la relation. Très vite cependant, chacun va sentir (sans oser le dire, bien sûr!) qu'on se cache confusément des choses essentielles. Mais on en prend son parti. Peut-être une certaine peur inavouée nous pousse-t-elle à préférer nous en arrêter là : n'abordons surtout pas ce qui nous sépare, car ce sont les questions qui fâchent! Sans doute aussi, on sent qu'on n'est pas prêt dans la compréhension de l'autre et même de soi-même pour aller plus loin. Ne considérer que ce qui nous rapproche aboutit à créer une situation chaleureuse mais fautive. D'où l'installation d'une première « perplexité ».
- 2)
- 2) « ***Quatre-vingt-dix pour cent de choses nous sont communes*** » dit -on. C'est une impression pleine de bonne volonté et fréquente. Ne sommes-nous pas, chrétiens et musulmans, monothéistes? Il suffit d'ouvrir un Coran: n' avons- nous pas Adam, Noé, Abraham, Moïse, David, Salomon, Jésus et Marie en commun? Et puis, les uns et les autres nous prions pour entrer en relation avec Dieu. Il y a des spirituels dans chacune de nos traditions. « C'est vrai, vous, les musulmans, vous avez Mahomet, le Coran et La Mecque ... mais l'essentiel n'est-il pas de marcher vers Dieu? » Sous des dehors arrangeants, ce discours est faussement consensuel. Car bien d'autres religions ont aussi leurs spirituels et leurs prières. Bruno Étienne exprime bien une pensée courante: « Les fondements des trois monothéismes sont identiques en bien des points¹¹ »

¹¹ Bruno Étienne, *Islam, les questions qui fâchent*, Bayard, 2003, p. 24.

En islam, Ibrâhim (Abraham) a donné un livre venu du ciel et il est allé à La Mecque. Ce don du Coran est fondateur et justifie l'orientation vers La Mecque des cinq prières journalières prescrites au plan individuel (2^e pilier de l'islam) et le Grand pèlerinage (se pilier) ; cela ne correspond pas à l'Abraham biblique qui, lui, est l'objet d'une promesse majeure sur Isaac (Gn 17,21), dès le début de l'Alliance (Gn 17) et jusqu'au Messie, toutes choses inconnues du Coran. Et 'Îsâ, le Jésus coranique, a donné aussi un livre, *Injîl*, que les chrétiens falsifieront en Nouveau Testament, selon la croyance islamique; par contre, il n'est pas Dieu, ni mort ni ressuscité, ce qui atteint le centre de la foi chrétienne. L'Alliance que Jésus est venu accomplir résulte d'un dessein de Dieu inconnu comme tel en islam; le prophétisme coranique n'est pas le prophétisme biblique. Nous nous expliquerons sur ces sujets aux chapitres 1 et 2 de la deuxième partie. Il n'est donc pas vrai que tant de choses nous soient communes. Alors, ou bien c'est l'ignorance qui fait parler, ou bien, gentiment mais sciemment et délibérément, on masque la vérité des positions doctrinales. On ne voulait pas aborder la doctrine, et finalement on l'aborde sans arrêt, mais masquée. Deuxième « perplexité ».

3) « Ce qui nous rapproche est plus important que ce qui nous sépare » est-il dit, comme pour rassurer devant une peur non dite de ce qui nous sépare. Il est vrai que le monothéisme est formellement une base de rapprochement. Mais il ne s'agit pas du même monothéisme: chez les musulmans il est unitaire, et chez les chrétiens il est trinitaire; les musulmans mettent en doute la réalité de la foi monothéiste des chrétiens. Pour les chrétiens, la Trinité ne porte pas atteinte à la foi en un seul Dieu; pour les musulmans au contraire, si, et cela constitue une grave différence liée à la divinité de Jésus qu'ils refusent avec force. Inversement, les musulmans croient en l'origine divine du Coran dont Dieu seul est l'auteur; les chrétiens, avec les autres religions, n'y croient pas. Pourtant le statut du livre est essentiel. Chacun parle de « parole de Dieu » mais pas dans le même sens!

Le grand islamologue chrétien Roger Arnaldez le reconnaissait: « Quand on a dit qu'il n'y a qu'un seul Dieu, on n'a pas encore dit grand-chose. » Pour le chrétien, se dire monothéiste reste insuffisant par rapport à la révélation que Dieu fait de lui-même et au don de lui-même. Pour le musulman au contraire, c'est l'essentiel. Nous n'avons pas le même essentiel; ce qui nous sépare peut être plus important que ce qui nous rapproche. Troisième « perplexité ».

4) Un imam disait: « **Laissons les doctrines aux spécialistes.** » Il est vrai que les questions doctrinales étant délicates, il paraîtrait raisonnable de les réserver aux gens compétents. En réalité, ces questions sont inévitables et abordées de toute façon spontanément dans la plupart des rencontres islamo-chrétiennes. C'est compréhensible: comment se rencontrer en évacuant systématiquement le contenu des cohérences qui font notre identité profonde et justifient nos rencontres? Et puis, *qui* est spécialiste?

Il n'y a pas de « christianologie » en islam; nous ne connaissons pas de musulman spécialiste du christianisme qui travaille la Bible et le Nouveau Testament. Tel ou tel musulman pourra faire une citation biblique dans une conférence sans que cela corresponde à une fréquentation de travail sur le long terme. Il y a bien une « islamologie » en christianisme et un patrimoine culturel occidental dont les travaux ont donné, depuis au moins deux siècles, des publications techniques approfondies comme l'*Encyclopédie de l'islam*, ou les revues spécialisées comme *Islamochristiana* (de l'Institut pontifical d'études arabes et islamiques - PISAI - des Pères Blancs à Rome), *Mideo* (Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire) ou les travaux des jésuites de l'université Saint-Joseph de Beyrouth, et bien d'autres, avec des chaires d'enseignement en facultés libres ou d'État. Une des premières chaires, au Collège de France, fut instituée par François 1^{er} en 1530 à Paris, avec l'orientaliste Guillaume Postel. Mais la plupart des islamologues ne sont pas théologiens (parfois même ils sont très

opposés à la théologie), et les théologiens ne sont pas islamologues. Or l'étude des doctrines demanderait les deux compétences. Il y a là un terrain friable. On ne voit pas comment honorer la demande de réserver les doctrines aux spécialistes. Quatrième « perplexité ».

5) « **Nous avons le même Dieu** » entend-on souvent de la part des chrétiens, et surtout des musulmans. Bien sûr, selon les religions strictement monothéistes que nous sommes, c'est forcément le même, algébriquement¹², puisque nous croyons qu'il n'y en a qu'Un.

Pourtant, dans la langue française, le mot « même » veut dire « identique ». Chrétiens et musulmans ont-ils une vision identique du Dieu unique? Telle devient la question sous-jacente à l'expression piège de « même Dieu ». Là, nous ne nous retrouvons plus. Il ne suffit plus de se déclarer monothéistes. Le cardinal Robert Coffy précisait: « Ne disons pas le même Dieu, car cela signifierait que les membres des autres religions rejoindraient un autre Dieu. [...] On ne peut dire qu'il y a identification entre Allah et Dieu qui s'est révélé en Jésus-Christ et qui est Père, Fils et Saint-Esprit. J'ai entendu des chrétiens mal accepter cette réponse [...] parce qu'ils confondaient la démarche de foi de chaque croyant et la proposition de foi de chaque religion. Or le dialogue porte sur le contenu de foi professé par chacun, non sur la sincérité des croyants, ni sur leur salut »¹³. En écho, rappelons la question posée par Louis Massignon à Jacques Jomier lors de sa soutenance de thèse en Sorbonne en 1953: « Oui ou non "Allah" du Coran est-il le Dieu d'Abraham? » Jacques Jomier s'est tu. Plus tard, il citera son maître Massignon à propos de la foi des chrétiens et des musulmans: « Leur conception de ce Dieu unique est si différente qu'il est difficile de dire que c'est vraiment du même Dieu qu'ils parlent¹⁴. » Jacques Ellul le faisait remarquer autrefois: « Croire que Dieu est un seul Dieu (et non plusieurs dieux) cela n'est pas faux mais reste extérieur, étranger à sa personne¹⁵. » Et le pape Jean-Paul II réagissait face à « un Dieu qui est seulement Majesté et jamais Emmanuel, Dieu-avec-nous. L'islam n'est pas une religion de rédemption. [...] C'est pourquoi non seulement la théologie mais encore l'anthropologie de l'islam sont très éloignées de celles du christianisme¹⁶. » Roger Amaldez le dit sans détour: « Le Dieu du Coran n'est absolument pas le même que celui du christianisme^s. » Le père François Varillon affirmait: « Il n'est même pas possible d'identifier le Dieu créateur de Mahomet et le Dieu créateur de Jésus-Christ. [...] Le Dieu de l'islam n'est pas le Dieu du christianisme. [...] Le musulman est devant Dieu, le chrétien est en Dieu¹⁷. » Mgr Pierre Clave rie distinguait les deux attitudes typiques de l'islam et du christianisme: « Adore- moi, je suis l'Unique » et « Ne crains pas, je t'aime »¹⁸. Jésus dit: « Je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis, car tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Un 15, 15). Exceptionnellement, certains soufis aspireront de manière cachée à une telle perspective étrangère à l'islam.

Ainsi, la vision chrétienne de Dieu n'est pas la même que celle de l'islam. Nous préciserons au chapitre IV: la Trinité chez les chrétiens est liée à une cohérence dans laquelle Dieu est sauveur, amour, et fait alliance avec les hommes; il a un dessein de salut pour tous; par lui nous pouvons entrer dans son Cœur, ouvert à tous les hommes. Cette conception est choquante pour l'islam, car Dieu y est d'une transcendance ombrageuse, tel un tuteur surplombant tout ce qui n'est pas lui, radicalement séparé de toute créature et attendant de l'homme qu'il se rende à lui: c'est le sens du mot arabe *muṣlīm* traduit par « musulman » ou « soumis ».

¹² Claude Weill titrait: « Un Dieu, deux livres, trois religions », *Le Nouvel Observateur*, 24 décembre 2003. En fait, Dieu est l'unique mais pas le même! Et les deux livres ne sont pas sur le même plan.

¹³ *Chemins de dialogue*, n° 2, 1993, p. 132-133.

¹⁴ Cité par Jacques Keryell dans *En hommage au père Jacques Jomier*, Cerf, 2002, p. 302.

¹⁵ *Islam et judéo-christianisme*, PUF, 2004, p. 73.

¹⁶ *Entrez dans l'Espérance*, Plon/Marne, 1994, p. 152. In Annie Laurent, *Vivre avec l'islam ?*, Saint-Paul, 1996, p. 130.

¹⁷ *Un chrétien devant les grandes religions*, Bayard/Centurion, 1995, p. 48, 65, 69. Il s'agit de la communion à la vie divine proposée à tous les hommes par le Christ, chemin vers le Père. Le chrétien est aussi, mais autrement, devant Dieu.

¹⁸ *Petit traité de la rencontre et du dialogue*, Cerf, 2004, p. 48.

Donc, quand nous disons que nous avons le même Dieu, « même » est valable pour une partie seulement du champ sémantique du mot, au sens de « unique » : l'unicité divine. Mais il n'est pas valable pour l'autre partie du champ sémantique, au sens de « identique » : en ce sens, nous n'avons pas le « même » Dieu. Le mot « même » est ambigu; il faut le bannir de notre usage dans le dialogue interreligieux. C'est le même Dieu, ET ce n'est pas le même Dieu.

6) « **Dieu est proche des hommes** » proteste le musulman devant son frère chrétien qui sent confusément une grande différence. Et il est vrai que le Coran l'affirme: « Nous sommes plus près de lui que la veine de son cou » (50, 16, verset souvent cité, y compris par des chrétiens). Et plus beau encore: « Dieu se place entre l'homme et son cœur » (8, 24). Ou encore: « Je suis proche en vérité, quand mes serviteurs t'interrogent à mon sujet; je réponds à l'appel de celui qui m'invoque, quand il m'invoque » (2, 186). Mais ces formulations obligent à poser la question: de quelle proximité parlons-nous? D'une proximité de connaissance et de surveillance, par laquelle rien n'échappe à Dieu qui connaît tout (grand thème coranique). « Nul n'est égal à lui » (112,4); « Rien n'est semblable à lui! Il est celui qui entend et qui voit parfaitement! » (42,11). La distance incommensurable demeure. Il ne s'agit donc pas d'une proximité relationnelle dans l'Alliance où Dieu se donne, selon les paroles de Jésus: « Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée [...] pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux » (Jn 17,22.26). La croix et la résurrection du Christ, ignorées ou refusées par le musulman, donnent la mesure de la différence et de l'incompréhension. En matière de proximité de Dieu, nous ne parlons pas de la même chose. Sixième « perplexité ».

7) « **L'islam est dans la continuité des deux précédentes religions monothéistes, juive et chrétienne** » affirment nos amis musulmans. Ainsi, le Tunisien A. Charfi déclare: « Le Coran s'inscrit, fortement et avec beaucoup d'insistance, dans la continuité de la révélation biblique¹⁹. » De fait, l'islam arrive chronologiquement après le judaïsme et le christianisme et, extérieurement, il leur ressemble. On remarque la présence dans le Coran de quelques personnages célèbres de la Bible que nous avons déjà mentionnés, en particulier Abraham, Moïse et Jésus. Et Odon Vallet renchérit: « Les musulmans croient aux anges et aux prophètes de la Bible²⁰. [...] Juifs, chrétiens et musulmans donnent des interprétations différentes d'une même histoire sainte. » En fait, la continuité n'est qu'apparente.

Albin Michel a publié dans la collection de Rachid Benzine, « L'islam des lumières », deux livres intitulés Un musulman nommé Jésus (Tarif Khalidi, 2003), et Marie la musulmane (Michel Dousse, 2005). Pour les musulmans, Jésus et Marie étaient des leurs. On comprend alors pourquoi il leur est facile de trouver que l'islam est dans la continuité: pour eux, les vrais judaïsme et christianisme étaient de l'islam avant la lettre, avant que Mahomet eût fondé l'islam historiquement et de manière avérée²¹. On ne sait plus de quel judaïsme et de quel christianisme on parle: s'agit-il des judaïsme et christianisme coraniques et islamiques avant la lettre, ou bien des judaïsme et christianisme réels, avérés dans l'histoire vérifiable? De même, parlons-nous des Jésus et Marie musulmans ou bien des Jésus et Marie chrétiens? Si l'on ne précise pas, c'est la confusion. Le même A. Cham déclare que « à aucun moment le Coran ne parle de l'abrogation de Moïse et de Jésus », mais à la page suivante, il reconnaît que « les Écritures antérieures au Coran furent tenues en suspicion parce que falsifiées, corrompues, manipulées » (concept coranique de tahrif, cf. infra p. 86). Il n'y voit aucune contradiction, alors que la « falsification » rend caducs les Moïse et Jésus des juifs, des chrétiens et de l'histoire.

¹⁹ « Regards musulmans », Juifs, chrétiens, musulmans: que pensent les uns des autres?, introduit par Albert de Pury et Jean-Daniel Macchi, Labor et Fides, 2004, p. 88.

²⁰ *Les grandes religions d'aujourd'hui*, Flammarion, 1999, p. 88, 25.

²¹ Voir au chapitre 1^{er} de la deuxième partie, la conception coranique d'un islam préexistant.

Tout être humain soumis à Dieu, dans toutes les religions, serait ainsi d'emblée musulman, et donc, en permettant à tout homme d'être soumis, toute religion serait islamique! Le mot islam au sens large permet alors de récupérer amplement ce qui le précède historiquement.

En réalité, sur le fond doctrinal de référence (et non plus sur les apparences ou la succession chronologique), l'islam n'est pas dans la suite des judaïsme et christianisme attestés par l'histoire. La vision biblique (juive et chrétienne) de Dieu n'est pas la vision coranique, surtout dans le Nouveau Testament. De même, la conception d'Ibrâhîm n'est pas celle d'Abraham, et celle de 'îsâ n'est pas celle de Jésus. Pour le théologien François Varillon, « le Coran n'est pas la suite de la Bible²² ». Ni la confusion ni l'occultation d'une partie importante des personnages ne sont bénéfiques si nous voulons nous respecter et nous comprendre. Septième « perplexité ».

8) « **Nous reconnaissons toutes les révélations antérieures** » dit le musulman au chrétien ou au juif, qui se demande alors pourquoi le musulman n'est pas chrétien ou juif. Le célèbre conférencier Tariq Ramadan l'exprime à propos de Moïse et de Jésus: « L'islam reconnaît donc ces prophètes avec une grande intensité spirituelle puisqu'ils sont mentionnés dans le texte bien plus que le prophète Mahomet ne l'est lui-même²³. » La mention suffit-elle? Et pourquoi donc le Coran ne cite-t-il jamais les grands prophètes bibliques, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Daniel et tant d'autres que les musulmans prétendent reconnaître sans rien savoir d'eux? La revue TEG titre un article: « Deux livres, les mêmes figures », pour parler de l'Ancien Testament et du Coran²⁴. Bien des gens se laissent abuser: « Judaïsme, christianisme et islam ont en commun le Dieu et les prophètes de l'Ancien Testament²⁵. » Et Souheib Bencheikh, alors grand mufti de Marseille, se faisait l'écho de beaucoup de musulmans en expliquant: « Si le Coran critique certains dogmes chrétiens ou réfute certaines pratiques juives, en aucun cas il ne met en doute l'authenticité même de leurs messages. Pour lui, cette dénonciation frappe ce qu'il appelle des interprétations erronées et non les fondements même de leurs religions. Au contraire, il confirme la véracité de l'une et de l'autre. Le musulman est en quelque sorte un monothéiste œcuménique²⁶. » Là encore, on ne parle pas de la même chose, et on ne se le dit pas: on préfère la confusion affectivement confortable mais bloquante. Nous le verrons au chapitre 1^{er} de la deuxième partie, nos conceptions de la « révélation » ne sont pas les mêmes et nous ne nous reconnaissons pas mutuellement nos « révélations » respectives. Quand le musulman parle de révélations antérieures, il veut dire les judaïsme et christianisme islamiques avant la lettre, et même parfois toutes les religions qui prônent une certaine *soumission (islam)* des hommes à Dieu; ces religions sont présumées par eux islamiques dans leur origine, mais cette origine est invérifiable. Cette logique surprenante voudrait que tout homme reconnaisse son islamité fondamentale (*fitrat*) et en tire les conclusions pour se reconnaître musulman. En réalité, l'islam lui-même est obligé de ne pas reconnaître, et donc de rejeter, toutes les révélations antérieures attestées par l'histoire comme falsifiées (*tahrîf*) parce qu'elles ne correspondent pas à l'islam. Que faire de l'affirmation de départ? Huitième « perplexité ».

9) « **Nous reconnaissons Jésus** » disent les musulmans aux chrétiens avec une grande volonté de rapprochement²⁷. Dans les relations islamo-chrétiennes, la personne de Jésus est

²² *Un chrétien devant les grandes religions*, op. cit., p. 73.

²³ « Regards croisés » dans *Juifs, chrétiens, musulmans: que pensent les uns des autres?*, op. cit., p. 108.

²⁴ TEO, mai 2002, p. 50.

²⁵ Isabelle Lévy, *Pour comprendre les pratiques religieuses des juifs, des chrétiens et des musulmans*, Presses de la Renaissance, 2003, p. II.

²⁶ *Les grandes religions*, Ellipses, 1995, p. 67.

²⁷ Mustapha Chérif déclare: « Au côté de son frère chrétien, même si des différences existent, le musulman est le seul au monde à reconnaître que Jésus est le Messie, Verbe de Dieu fortifié par l'Esprit-Saint. [...] L'islam est méconnu. Depuis toujours, il a été injustement déformé » (*Le Monde*, 20 septembre 2006, Lettre au pape Benoît XVI : « Au nom de Dieu, dialoguons »). Mais les mots n'ont pas le même sens: le dialogue de sourds est entretenu. De même Malek Chebel écrit: « Le message du Christ est en grande partie reproduit ne varietur dans le texte sacré des musulmans [...] Ayant reçu l'onction, Jésus est le Messie (al Massih), au sens grec de K11fistos, le Christ. On retrouve ce sens dans de nombreux sourates et versets 2,87.253; 3, 45; 4,157.171-172; 9, 30-31. À ce titre, il est celui qui annonce l'arrivée d'un prophète nommé Ahmed (61, 6), c'est-à-dire Moharned » (*Allah, le prophète, le Coran: l'islam expliqué*, Perrin, 2007, p. 103). Ces affirmations ne correspondent pas et ne sont pas étayées. Ne varietur n'existe vraiment nulle part. Le sens grec de Khristos est en fait un sens biblique étranger aux conceptions

décisive. Formellement, et aux yeux de l'islam comme du christianisme, Jésus est né miraculeusement de Marie vierge et mère (21,91). L'islam atteste ce miracle sans lui reconnaître un sens. Le christianisme sait qu'il est intimement lié à l'identité de Jésus pleinement homme et pleinement Dieu, à sa divinité que refuse de toutes ses forces l'islam; ainsi l'islam ne voit aucune raison à ce miracle. De plus, Jésus ne s'appelle pas ainsi dans le Coran mais 'Īsā, alors que chez les chrétiens de culture arabe, il se nomme Yasū', dérivé linguistique direct de l'hébreu Yéshū', Jésus, lui-même diminutif de Yéhōshua', Josué, qui veut dire « Dieu sauve ». Or, en islam, Dieu n'est pas Sauveur, et le Jésus musulman 'Īsā a perdu son nom de Sauveur. Nous développerons ce point au chapitre 1^{er} de la troisième partie, mais, dans les traductions du Coran, on devrait respecter le nom coranique de « 'Īsā » et ne pas traduire en français par « Jésus », ce qui est une « biblisation » et une christianisation du Coran.

Ainsi, dans le Coran, la naissance de Jésus pose problème et il n'a pas le même nom que dans la Bible. Sa mort et sa résurrection sont niées par la foi islamique, ainsi que son rôle inconcevable de sauveur accomplissant l'Alliance biblique, inconnue du Coran. On trouve quelques allusions coraniques imprécises à des miracles (3, 49 ; 5, 110) et quelques vagues titres qui évoquent chez le chrétien un écho lointain: « un Verbe venant de Dieu » (3,39.45), « un esprit venant de Dieu » (4, 171), « Messie » (5, 75) sans contenu messianique, « annonce de l'Heure [du Jugement dernier] » (43, 61). 'Īsā a donné un livre (5,46) descendu par dictée céleste, Injīl (phonétique de « évangile ») ; et il fait des miracles qui relèvent du merveilleux: parler dès sa naissance (5, 110), faire sourdre une source des racines du palmier sous lequel il est né (19, 24), faire s'envoler des oiseaux d'argile (5, 110). Les chrétiens y reconnaissent les romans populaires savoureux et enjolivés de la littérature apocryphe, en particulier le Protévangile de Jacques et le Pseudo-Matthieu. De quel Jésus parlons-nous? C'est lui ET ce n'est pas lui! De quelle reconnaissance de Jésus parlons-nous? Neuvième « perplexité ».

10) Les chrétiens voient Jésus comme « **Fils de Dieu** » et sont habitués à cette expression au point de ne pas voir la difficulté qu'elle provoque chez les musulmans (et aussi chez les Témoins de Jéhovah et d'autres). On trouve cette expression dès h~s débuts du christianisme: « Bonne Nouvelle de JésusChrist, Fils de Dieu » (Mc I, 1), et saint Paul parle de « servir le Dieu vivant et véritable, dans l'attente de son Fils qui viendra des cieux, qu'il a ressuscité des morts, Jésus » (1 Th I, 9-10). Dans une logique parfaite, les Témoins de Jéhovah disent: « S'il n'est que le fils de Dieu et qu'il n'y a qu'un seul Dieu, c'est qu'il n'est pas Dieu. » Les musulmans prennent le Fils de Dieu pour un deuxième dieu né du premier Dieu, par génération charnelle, ce qui n'a rien à voir avec la foi chrétienne. Une caricature de la Trinité est réfutée: « Dieu dit: é) 'Īsā, fils de Marie, est-ce toi qui as dit aux hommes: "Prenez, moi et ma mère, pour deux divinités en dessous de Dieu" ? » (5,116), ce qui rappellerait les mariages et les enfantements de divinités antiques et donnerait trois divinités (4, 171). À juste titre, le Coran s'élève contre cela, ce qui ne touche en rien la foi des chrétiens. Par contre, les chrétiens n'ont jamais dit: « Dieu est le Messie, fils de Marie » (5, 17.72), mais ils disent, ce qui n'est pas la même chose: « Le Messie est Fils de Dieu. » Le Coran fustige cette dernière expression: « Que Dieu les anéantisse! Ils sont tellement stupides! » (9, 30), « il ne convient pas que Dieu se donne un enfant » (19, 35; 10, 68; 25, 2). Dieu ne se donne pas d'enfant: les chrétiens sont d'accord avec les musulmans...

Quand les chrétiens, et Jésus lui-même²⁸, parlent de « Fils de Dieu », ils ne veulent pas dire, et n'ont jamais voulu dire, que Dieu enfanterait ou même engendrerait un petit dieu à côté de lui! Ce n'est pas non plus au sens où les pharaons étaient reconnus fils d'une divinité, ni au sens où le peuple juif est fils de Dieu (Ex 4, 22), ni au sens large où tous les hommes sont fils ou enfants du Dieu Créateur! « Dieu », la plupart du temps dans le Nouveau Testament, désigne le Père: « Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que tout homme qui croit en

coraniques, et le Paraclet, venu à la Pentecôte, ne peut donc être Mahomet. Il réitère: « Jésus 1 ...], son message est pratiquement repris intégralement » (Dossier d'actualité de *l'Histoire*, avril 2007, p. 59).

²⁸ Mt 11,25-27; Lc 2, 48-49; 22, 70; 23, 46; In 3, 18; 5, 19-26; 6, 40; 14, 13;17,1.

lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui» (Jn 3, 16-17). Autrement dit, « Fils de Dieu » appliqué à la personne de Jésus veut dire « Fils du Père », par exemple: « Père, glorifie ton Fils » (Jn 17, 1) ; et l'on pourrait préciser:

Fils du Père, dans le Cœur du Dieu unique, filiation interne à la vie de Dieu. Dans l'intime de l'unique divinité, Dieu, Jésus est le Fils du Père, de toute éternité. C'est pourquoi Jésus affirme: « Le Père et moi, nous sommes un » (Jn 10, 30), suscitant une menace de mort par lapidation: « C'est pour un blasphème que nous te lapidons: parce que toi qui n'est qu'un homme, tu te fais Dieu » (Jn 10, 33). Les chrétiens ne devraient - ils pas adapter leur langage pour être plus compréhensibles et mieux exprimer la Trinité, pour eux-mêmes et pour les autres? Dixième « perplexité ».

11) Un livre titrait naguère: « **Tous fils d'Abraham²⁹** » en parlant des juifs, des chrétiens et des musulmans. De même, on parle souvent des « religions abrahamiques ». C'est sympathique de se sentir d'une « même » famille. Abraham est connu des trois religions: il est père d'Ismaël et d'Isaac. Il est le « père des croyants » dans la Bible (Gn 15, 5-6 ; Rm 4, 11-12 ; Ga 3, 6-9) et le « père des musulmans³⁰ » dans le Coran (22, 78), et chacun le reçoit comme un exemple de fidélité à Dieu.

Bien des chrétiens vont dans le sens de cette affirmation. Le défunt père Y oualdm Moubarac désignait l'islam comme un « abrahamisme authentique, puisque participant de la foi abrahamique³¹ ». Même reconnaissance imprécise récemment, chez Michel Dousse parlant du « monothéisme abrahamique³² ». Michel Camdessus, alors directeur du Fonds monétaire international, déclarait: « Je suis frappé par la méconnaissance pathétique de l'islam en Occident. [...] Avec l'islam, nous partageons la Méditerranée, nous partageons le Livre. Nous sommes tous fils d'Abraham³³! » Cela devrait poser question: comment Abraham peut-il être le père de religions qui ne sont pas les mêmes? Ces religions seraient -elles presque les mêmes? Est-ce véritablement le même père? Ou à quel titre Abraham est-il père dans la foi? Plutôt, à quel titre l'est-il dans nos fois respectives qui sont différentes? Fethi Benslama remarque: « Ismaël est le fruit d'une insémination proprement humaine dans laquelle Dieu n'intervient pas. [...] Dans la lignée Abraham-Sara-Isaac, Dieu est créateur et procréateur (ce qui se répète dans la configuration Joseph-Marie-Jésus) alors que dans la lignée Abraham-Agar-Ismaël, Dieu est créateur, mais demeure en dehors de la génération humaine. C'est pourquoi l'islam refuse radicalement la métaphore d'un Dieu père³⁴. »

Les juifs descendent d'Abraham par Isaac, tandis que les musulmans en descendent par Ismaël, supposé l'ancêtre des Arabes qui, plus tard avec Muhammad, recevront le Coran. L'interprétation d'Ismaël comme père des Arabes est juive et tardive. L'historien Flavius Josèphe (37-100) est un des premiers à en parler à propos des Arabes nabatéens récemment installés dans la région de Pétra (Arabie pétrée). S'ils sont d'origine sud-arabique, venus au sud-est de la Mer morte, ils sont loin de représenter tous les Arabes, y compris ceux de La Mecque. Et l'ancêtre Ismaël des Nabatéens n'est qu'un ancêtre symbolique qui, nous le verrons avec Ésaü ou Lot (chapitre 1^{er}, partie 3), n'a pas de validité historique. La thèse du père René Dagorn, patronnée par Maxime Rodinson, a depuis longtemps montré que ce rattachement généalogique est symbolique mais non historique³⁵ (nous détaillons ce sujet à l'annexe 3). Et

²⁹ *Tous fils d'Abraham*, Chalet, 1980.

³⁰ Il y a une certaine chronologie des sourates. Dans les sourates médinoises (dernière période de la vie de Muhammad), le Coran se rattache directement à Ibrâhîm, en évitant Mûsâ, puisque Muhammad s'est fâché avec les juifs dès 624. Les branches d'Isaac et d'Ismaël sont désormais très séparées.

³¹ « Islam et arabité » (texte de 1967), in Youakim Moubarac, *L'Âge d'Homme*, 2005, Les Dossiers H, p. 226.

³² *Marie la musulmane*, op. cit., p. 23.

³³ *Lettre du GAIC* (Groupe d'amitié islamo-chrétienne) n° 12, décembre 2001, p. 8.

³⁴ *Déclaration d'insoumission*, Flammarion, 2005, p. 40, note 1.

³⁵ *La geste d'Ismaël*, Droz, Genève, 1981, p. XVIII, XXIII, 377.

Jacques Ellulle sentait bien: « Il y a donc opposition complète entre Ismaël et Isaac: d'un côté une bénédiction temporelle assurant la puissance humaine, de l'autre une bénédiction éternelle, se référant au salut de l'humanité, avec une alliance qui finalement sera réalisée avec tous³⁶. »

Enfin, nous l'avons déjà noté dans la deuxième « perplexité », Ibrahim va à La Mecque et reçoit un livre venu du ciel, à la différence d'Abraham qui est l'objet d'une promesse de salut pour l'humanité par la descendance d'Isaac. L'archevêque orthodoxe du Mont Liban, l'intellectuel Mgr Georges Khodr, conclut: « Ainsi, il n'existe pas d'Abraham "objectif" dans lequel trois monothéismes pourraient trouver un lieu de communion³⁷. » C'est lui, ET ce n'est pas lui! De quel Abraham sommes-nous les fils³⁸? Onzième « perplexité ».

12) Le recteur Dalil Boubakeur, de la grande mosquée de Paris, dit que la principale différence doctrinale avec les chrétiens était le **péché originel**: « Le salut est une conception chrétienne. En islam, le péché originel n'existe pas. Le salut est lié au mérite et non à la grâce rédemptrice³⁹ » Pour T. Ramadan, depuis le péché originel, « les hommes sont considérés comme pécheurs dès leur naissance et ont à se faire absoudre de ce péché. [...] L'islam n'adhère pas à cette conception de l'humain. Tout enfant naît innocent⁴⁰. » Il est vrai que le christianisme a pu donner cette caricature; il doit s'en libérer car ce n'est pas sa foi. Bien sûr que tout enfant naît innocent! Ce n'est pas un péché personnel du nouveau-né, et il n'est pas originel au sens historique puisque l'histoire d'Adam et Ève est une parabole sur l'état permanent de l'homme! Par contre, les juifs et les musulmans reconnaissent qu'il y a eu une chute d'Adam et Ève qui est transmise à leurs descendants. Ils ne l'appellent pas péché originel, mais il faudrait s'expliquer. Les théologiens chrétiens travaillent dans la discrétion sur ce sujet. L'incompréhension risque encore de perdurer. .. Douzième « perplexité ».

Trois autres « perplexités »

Analyse des écrits sur ces sujets

À propos des trois dernières formules, nous allons présenter les points de vue de ceux qui sont en accord avec elles, et de ceux qui ne le sont pas. Ainsi, il apparaîtra normal que le chrétien d'aujourd'hui ne sache pas toujours où est la vérité et se retrouve « perplexé ». En deuxième partie du livre, nous poserons des jalons pour rechercher la vérité.

13) « **Les trois religions du Livre** » dit-on dans la grande presse comme dans la presse qui se veut savante. Cette formule est très employée, mais elle contribue à la confusion ambiante. En annexe I, nous présentons des citations de ceux qui emploient cette formule (p. 187-189). Mais elle est récusée par d'autres:

Le rabbin Marc-Alain Ouaknin, en accord avec Armand Abécassis, affirme: « Le peuple juif n'est pas "le peuple du livre" mais le peuple de l'interprétation du livre⁴¹. » Les propos du théologien François Varillon sont sans ambiguïté: « Le christianisme n'est pas une religion du Livre, l'islam l'est⁴². » Le premier hors-série de la revue *Prions en Église* était clair dans un paragraphe

³⁶ *Islam et judéo-christianisme*, op. cit., p. 55.

³⁷ « Les chrétiens d'Orient », in *Juifs, chrétiens, musulmans: que pensent les uns des autres?*, op. cit., p. 64. Reçu docteur honoris causa de l'Institut Saint-Serge à Paris le 22 juin 2007, il réitérait en appelant à « un autre regard sur l'islam », en rupture avec des orientalistes qui, comme Louis Massignon, l'envisageait aux côtés du christianisme et du judaïsme dans les religions abrahamiques: « Abraham n'a pas du tout la même place chez les juifs, les chrétiens et les musulmans » (*La Croix* du 25 juin 2007, p. 19).

³⁸ Les remarques ci-dessus sont complétées en deuxième partie, chapitre 1^{er} (p. 98-99) et en annexes (p. 200).

³⁹ Interview par Olivier Michel, *Le Figaro Magazine*, 1^{er} juillet 2006, p. 38.

⁴⁰ « Regards croisés », in *Juifs, chrétiens, musulmans: que pensent les uns des autres?*, op. cit., p. 113.

⁴¹ *Grandes religions*, Assouline, janvier 2004, p. 46.

⁴² *Un chrétien devant les grandes religions*, op. cit., p. 53.

intitulé « La foi chrétienne n'est pas une religion du livre⁴³ ». Un encadré signé « Chrétiens médias » précisait dans une revue liturgique: « Le christianisme n'est pas une "religion du livre" comme on le dit parfois un peu rapidement. [...] Les écrits qu'il reconnaît comme parole de Dieu ont comme auteurs des hommes inspirés par Dieu. [...] L'islam croit au contraire que le texte même du Coran a été dicté par Dieu tel quel. [...] Le christianisme comme le judaïsme sont des religions avec "un" livre et pas "du" Livre⁴⁴. »

L'islam, le christianisme et le judaïsme sont des religions à livre puisqu'elles reconnaissent des livres comme saints. Mais d'autres religions, plus éloignées par leur doctrine et même considérées comme païennes, reconnaissent aussi de tels livres: l'*Avesta* du mazdéisme de Zarathoustra, les *Sutras* de Bouddha, les *Upanishads* des anciens sages rishis de l'Inde, la *Bhagavad-Gîtâ* hindoue, le *Granth* de Guru Nanak chez les Sikhs et de nombreux autres textes. À part les religions des anciennes civilisations purement orales et sans écriture, toutes les religions sont des religions à *livre*. Il ne s'agit donc pas de cela!

Alors de quel « Livre » s'agit-il? Question embarrassante pour les usagers de cette formule dangereuse. Si nous posons la question à des juifs ou à des chrétiens, ils répondent: la Bible. Si nous la posons à des musulmans, ils disent: le Coran⁴⁵. Il y a désaccord sur le « Livre » qui ne peut pas être à la fois la Bible et le Coran; nous n'avons pas de Livre commun.

En fait, il s'agit d'une expression dérivée du Coran: « les gens du livre⁴⁶ » (5, 59 et bien d'autres), désignent les juifs, les chrétiens et éventuellement les énigmatiques « sabéens⁴⁷ ». Cette expression est liée à la cohérence doctrinale islamique de la « descente⁴⁸ » (tanzîl), depuis la « Mère du Livre » au ciel (3,7; 13,39), mère de tous les livres dont le Coran se présente comme le dernier, dans sa conception spécifique. Le terme « religions du Livre » est une conception islamique étrangère au monde biblique, puisque la Bible n'est pas descendue du ciel, mais est le fruit de l'Alliance de Dieu et des hommes. Or cette idée d'Alliance n'est pas familière à l'islam. Il y a là une sorte d'islamisation inconsciente de la culture. Constatons que les meilleurs s'y laissent prendre.

14) On parle, dans le grand public et dans la presse, du « **tronc commun** » des trois grandes religions monothéistes. Cela semble aller de soi puisque les trois mentionnent, nous l'avons vu, une vingtaine de noms de personnages qui paraissent communs: Adam, Noé, Abraham, Lot, Isaac, Ismaël, Jacob, Joseph, Moïse, Aaron, David, Salomon, Élie, Élisée, Jonas, Job, Zacharie et son fils Jean-Baptiste, Marie et Jésus. Dans le simplisme de l'ignorance ambiante, on se précipite pour dire que, puisque ce sont les mêmes noms ou la même phonétique, ce sont les mêmes personnages qui participent ainsi au tronc commun.

Cette formule est effectivement employée dans maints écrits dont nous donnons un aperçu en annexe 1.

S'il y a une dépendance historique entre l'islam et le christianisme, il n'y en a pas au plan doctrinal, au-delà d'un monothéisme unitaire simplifié; souvent, on passe de l'un à l'autre sans même s'en apercevoir! Sur ce tronc prétendu, comment va-t-on situer le Jésus chrétien et le 'îsâ musulman qui ne sont pas le même? Car la séparation du tronc n'a pas lieu après le

⁴³ *La lecture sainte: guide pour une lecture croyante de la Bible*, Bayard Presse, 1997, p. 81.

⁴⁴ *Signes* n° 140, novembre/décembre 1998, p. 104.

⁴⁵ Selon Hakim El Ghissassi, pour les immigrés musulmans, « les chrétiens sont les "gens du Livre" », et la Bible est un « livre sacré pour les musulmans » (*La Croix* du 4 mai 2007). Quelle Bible ici ? Un pré-Coran, la vraie Tawrât islamique du vrai Mûsâ musulman, car la Bible habituelle est falsifiée (cf *infra*, p. 101, 102, 104) et donc non reconnue par l'islam et le Coran, non recommandable et encore moins sacrée.

⁴⁶ Cette expression est dans la logique du Coran pour lequel il n'y a qu'un « Livre- Mère » dont seul le Coran est un témoin fidèle, et dont la Bible est un témoin falsifié.

⁴⁷ Quel serait donc le livre des Sabéens?

⁴⁸ Cf *infra*, chapitre 1^{er}, partie 2.

personnage de Jésus, 'îsâ, mais à son propos, pour préciser son identité et son rôle: c'est lui ET ce n'est pas lui. La vision biblique de ces personnages ne correspond pas à celle du Coran. Alors le « tronc commun » est artificiel et trompeur. Mireille Hadas-Lebel, intellectuelle juive, le dit fort bien: « À défaut du tronc commun des Écritures que le judaïsme partage avec le christianisme, le Coran est rempli de réminiscences bibliques⁴⁹. » Mais celles-ci sont transformées: « Ismaël est substitué à Isaac, La Mecque à Jérusalem, la Ka'aba au Temple. » Si l'islam était biblique, il n'y aurait pas de problème. Mais il récuse la Bible comme falsifiée; alors, l'apparente correspondance fait illusion car les deux cohérences sont complètement différentes (voir chapitre 1^{er}, partie 2).

15) Dans une certaine opinion tournée vers le dialogue, on sent une supposition secrète, parfois même avouée: « **Pour un chrétien [et pas seulement pour un musulman], l'islam est religion révélée, Muhammad est prophète, et le Coran est parole de Dieu.** Ce devrait être vrai car, si ce n'était pas le cas, on ne pourrait pas se rencontrer, pense-t-on. C'est la position majoritaire, gratifiante, qui s'affiche en particulier dans les milieux de rencontre islamo-chrétienne. Et le musulman attend cette pensée pour entrer plus facilement dans le dialogue. Si le chrétien ne reconnaît pas cette origine révélée, au moins un peu, il mécontente le musulman. Une consultation d'auteurs chrétiens connus, dont certains sont de bons connaisseurs de la théologie ou de la Bible mais, hélas, pas du Coran ni de l'islam, montre la confusion qui se présente au chrétien désireux de comprendre quelque chose à l'islam et au christianisme (voir annexe 1, p. 190-198).

Cependant tous ne souscrivent pas à cette supposition:

- Saint Jean Damascène (Yuhanna Mançûr ibn Sarjûn al Dimashqî, éminent Père de l'Église, mort en 754 en Palestine) qualifie Muhammad de « faux prophète » et développe ses raisons⁵⁰.

- Le catholicos Timothée 1^{er}, patriarche des nestoriens, répondait au calife Al Mahdi en 781 qui l'interrogeait sur Mahomet: « Il a marché sur le chemin des prophètes et des amis de Dieu; car, comme les autres prophètes ont enseigné l'unité de Dieu, ainsi en a fait Mahomet; il a donc suivi le chemin des prophètes⁵¹. » La tournure est habile: Timothée ne reconnaît pas Muhammad comme prophète, mais il ne risque pas pour autant la survie de sa communauté.

- Pour saint Thomas d'Aquin, « aucune prophétie divine ne témoigne en sa faveur⁵² », mais l'islam, selon la relecture du traité sur la prophétie de saint Thomas par le père Charles Ledit, est tout au plus « directif » au sens d'une pierre d'attente plus ou moins orientée vers le Christ⁵³.

- Louis Massignon parlait de « prophète négatif⁵⁴ ». Muhammad est celui qui annonce la séparation finale des bons et des mauvais, qui « nie ce que Dieu n'est pas, plus qu'il n'affirme ce que Dieu est⁵⁵ » et rejette ce qui n'est pas coranique; un prophète en creux ou en appel. [00'] C'est ce qu'ont retenu du Maître d'une part Louis Gardet « car son affirmation si tranchée du pur monothéisme appelle, comme en creux, le mystère révélé de la Vie divine⁵⁶ »; et d'autre part, son autre disciple et mon maître, Youakim Moubarac, « le défenseur farouche de l'unicité divine, contre toutes les idolâtries, et du mystère de Dieu⁵⁷ ». Mais L. Massignon mettait un lien flou

⁴⁹ « Un point de vue juif sur le christianisme et l'islam », *Juifs, chrétiens, musulmans: que pensent les uns des autres?*, op. cit., p. 30 et 34.

⁵⁰ *Écrits sur l'islam*, op. cit., p. 210 et suivantes.

⁵¹ Hans Putman, *L'Église et l'islam sous Timothée 1^{er} (780-823)*, Dar elMachreq, Beyrouth, 1975, p. 248.

⁵² *Contra Gentiles* 1, 6 (Somme contre les Gentils, Cerf, 1993, p. 27).

⁵³ *Somme théologique* IIa IIae q. 174, 6; P. Ledit, *Mahomet, Israël et le Christ*, La Colombe, 1956, p. 59 sq., 160 sq.

⁵⁴ « Le Signe marial », *Rythmes du monde*, 3, 1948, p. 8. « Annonceur négatif du Jugement de mort qui atteindra tout le créé » dit-il encore sur la 2^e prière d'Abraham: *Opera minora*, textes recueillis par Youakim Moubarac, Dar Al-Maaref, 1963, tome 3, p. 812.

⁵⁵ Robert Caspar, *Pensée chrétienne sur l'islam*, « Croire aujourd'hui », septembre 1974, p. 484.

⁵⁶ *L'islam, religion et communauté*, Desclée de Brouwer, 1970, p. 414. L'islam serait un « schisme abrahamique ».

⁵⁷ *Les musulmans*, Beauchesne, coll. « Verse et controverse » n° 4, 1971, p. 16.

entre Abraham et Ismaël et écrivait à propos du Coran: « Cette édition arabe de la Bible, réservée aux descendants charnels d'Abraham par Ismaël⁵⁸! » Un autre disciple, Roger Arnaldez, nie que L. Massignon ait reconnu Muhammad comme prophète, contrairement à ce que certains ont voulu faire dire au Maître: les formules vibrantes de ce dernier étaient souvent ambiguës.

- Le père Yves Congar reconnaissait Muhammad comme un génial réformateur comparable à Luther, mais « pas prophète au sens de l'inspiration biblique, pleine, mais au sens où beaucoup d'hommes religieux sont inspirés. [...] L'islam est extérieur au christianisme, tandis que le judaïsme lui est intérieur, du moins par ses racines⁵⁹ ». De toute façon, pour être hérétique ou réformateur, il faudrait être sur le tronc d'origine ; or Muhammad n'a jamais été ni juif ni chrétien.

- Le père Joseph Moingt, à propos de la volonté salvifique universelle de Dieu et des semences de vérité ou du Verbe dans les religions, explique: « À plus forte raison serait-il difficile de soutenir que d'autres religions, plus ou moins apparentées à la Bible, tel l'islam, pourraient être considérées pour ce motif comme des moyens de révélation⁶⁰. »

- Mgr Henri Teissier voit Muhammad comme « un personnage des premiers âges de l'Ancien Testament, avant que la Parole de Dieu n'ait affiné les consciences⁶¹ ».

- Le père Jacques Jomier, le plus clair, parlait de l'islam comme « spirituellement antérieur à la promesse biblique faite à Abraham⁶² ». « Si un chrétien dit que Mohamed est prophète et ne se fait pas musulman, ou bien il ne connaît pas sa religion, ou bien c'est un hypocrite. [...] Le mot de prophète doit être évité par nous, dans le cas présent. L'employer serait lui donner un sens restreint que la foi musulmane n'accepterait pas⁶³. »

- F. Varillon disait que « le Coran n'est pas la suite de la Bible⁶⁴ » et, à propos de la révélation de l'ange Gabriel à Muhammad, qu'« il s'agit d'une légende ».

- Pour le père Guy Monnot, « la fréquence des récits portant sur des personnages bibliques est un fait. Mais il ne faut jamais oublier ce grand principe: les matériaux d'une pensée n'en déterminent pas le caractère. En vérité, la pensée coranique et musulmane n'est pas de caractère biblique. Le Coran n'est pas le cousin de la Bible. La sève biblique ne circule pas dans l'islam⁶⁵ ».

- Le père Antoine Moussali récuse formellement la thèse de C. Geffré : « Peut-on penser que le Coran est une *expression autre* de la parole de Dieu? Pour l'admettre comme chrétien, il faudrait que le Coran se soumette à l'éclairage du Christ! Et l'on retomberait une nouvelle fois dans l'impasse, puisque le Coran se présente comme un refus: le refus catégorique du mystère de Dieu manifesté dans le Christ, Fils de Dieu, à travers le mystère de la croix dont on ne peut faire l'économie⁶⁶! » Et sur le prophétisme: « Pas de prophétisme biblique sans cette aspiration, ce mouvement de tension, d'attention à l'avenir de Dieu, à la venue du Messie de Dieu. [...] Pour le chrétien, le prophétisme se trouve tout entier incarné dans la personne de Jésus. [...]

⁵⁸ *La passion de Hallâj*, Gallimard, 1975, tome III, p. 10, note 2.

⁵⁹ *Entretiens d'automne*, Cerf, 1987, p. 47 et 52.

⁶⁰ « Rencontre des religions », *Études*, janvier 1987, p. 104.

⁶¹ *Nouvelle Revue Théologique*, n° 113, 1991, p. 812.

⁶² *La Maison-Dieu*, n° 190, 1992, p. 121.

⁶³ *Pour connaître l'islam*, Cerf, 1988, p. 169, 173.

⁶⁴ *Un chrétien devant les grandes religions*, op. cit., p. 73.

⁶⁵ « *Ce que l'islam n'est pas* », *Communio*, tome 16, 1991, 5-6, p. 38.

⁶⁶ *La croix et le croissant*, Éditions de Paris, 1998, p. 36, 75, 79-80.

Pour le musulman, [...] c'est Mahomet qui est le point d'arrivée de la Révélation. Nous sommes là face à un fossé théologique. »

- Le père Maurice Borrmans précise prudemment: « L'islam comme tel ne saurait être considéré comme partie intégrante de la révélation judéo-chrétienne⁶⁷. »

- Jean-Paul II, à la lecture du Coran, était « frappé par l'incompréhension qui s'y manifeste de ce que Dieu a dit de lui-même, d'abord dans l'Ancien Testament par les prophètes, ensuite de façon définitive dans le Nouveau Testament par son Fils. Toute cette richesse de l'autorévélation de Dieu qui constitue le patrimoine de l'Ancien et du Nouveau Testament a été, en fait, laissée de côté dans l'islam⁶⁸ ». Les théologiens catholiques, après le grand théologien du concile Vatican II, Karl Rahner, sont familiers de cette expression d' « auto révélation de Dieu » qui est vraiment la marque de la révélation: sans elle, il n'y a pas révélation.

- Le père Samir Khalil Samir, jésuite islamologue, remet les choses en place: « Contrairement à la tradition des Églises chrétiennes qui a toujours refusé de voir dans le fondateur de l'islam un prophète, un certain nombre de théologiens catholiques contemporains n'hésitent pas à le reconnaître comme tel, du moins d'une certaine manière. Enfin pour beaucoup de gens - y compris de "bons cathos" -, une telle position est plus conforme à l'attitude de dialogue prônée par Vatican II et en tout cas à l'esprit du temps. [...] La notion de prophète est différente dans les traditions judéo-chrétienne et islamique. [...] L'expression "sceau des prophètes" (33,40), la tradition musulmane en fera le pivot de sa "théologie des religions". [...] Il est impossible pour un chrétien de reconnaître Muhammad comme le "sceau des prophètes", tout en reconnaissant que le Christ est l'ultime parole de Dieu à l'humanité, et que Jean-Baptiste clôt le cycle de la prophétie. [...] Pour notre part, nous le voyons comme un réformateur social génial et un homme politique de grand talent, un homme épris de Dieu, sincère et convaincu, qui utilise tous les moyens pour établir sur terre le "royaume de Dieu" qu'est l'islam. [...] Un prophète au sens de la théologie chrétienne? Nous ne le pensons pas car, dans la vision chrétienne, un prophète non seulement reçoit un message de Dieu pour les hommes, mais encore il prépare le terrain à la venue du Christ. Or, dans leurs grandes lignes, Muhammad et le Coran éloignent le croyant de la figure évangélique du Christ. [...] Puisque le Coran nie les vérités fondamentales de la foi chrétienne (Trinité, divinité du Christ, Incarnation, Rédemption, mort et résurrection de Jésus), il est impossible de le dire révélé par Dieu, même s'il contient de très belles pages sur le Christ et la Vierge Marie. [00'] Le mieux est encore de ne pas utiliser le terme de prophète, trop chargé d'ambiguïté, et de se contenter de dire que Dieu a permis qu'il annonce aux Arabes quelque chose de la révélation biblique⁶⁹. »

- M. Hadas- Lebel précise: « Le prophète Mahomet n'est pas un prophète à la manière d'Isaïe ou de Jérémie, pas même à la manière de Moïse. Le judaïsme estime que la prophétie s'est éteinte au V^e siècle avant l'ère chrétienne⁷⁰. »

Croyons-nous que le chrétien peut admettre Muhammad comme prophète? Comment le Coran peut-il être parole de Dieu après l'envoi et le don du Fils par le Père? Pour le chrétien, la plénitude de la révélation est Jésus-Christ; le dernier prophète était Jean-Baptiste qui annonçait le Christ. Le Coran ne reconnaît pas le don du Fils; il ne peut donc approfondir ce que Jésus nous a révélé. Le concile Vatican II a reconnu l'action de l'Esprit-Saint au-delà des limites de l'Église et dans tous les plans de l'activité humaine (Gaudium et Spes 22, 5) ; mais il n'accorde pas le statut de révélation, de prophétie, et de Parole de Dieu, au sens biblique, à d'autres

⁶⁷ *Dialogue islamo-chrétien à temps et à contretemps*, Saint-Paul, 2002, p. 164.

⁶⁸ *Entrez dans l'Espérance*, op. cit., p. 152.

⁶⁹ « Une réflexion chrétienne sur la mission prophétique de Mahomet », *Enquêtes sur l'islam*, Anne-Marie Delcambre et Joseph Bosshard, Desclée de Brouwer, 2004, p. 263-292, repris (mais aménagé, sans le préciser) dans *Se com. prendre*, juin-juillet 2006, p. 1-9.

⁷⁰ *Juifs, chrétiens, musulmans: que pensent les uns des autres ?*, op. cit., p. 33. Déjà Maïmonide !

textes que ceux de la Bible ... L'action de l'Esprit explique que le chrétien puisse être interpellé par tel ou tel passage du Coran ou par l'attitude de tel ou tel musulman, lorsque ce qui l'interpelle rejoint l'enseignement du Christ et aide à en vivre; pourtant il ne s'agit pas d'une nouvelle révélation mais d'emprunts faits à la révélation biblique, et le Coran ne peut avoir le caractère d'un texte révélé. Malheureusement, nous avons un grand retard théologique sur ce point (voir chapitre II, partie 2).

Devant les tenants prestigieux des thèses opposées, le chrétien ordinaire a du mal à trouver son chemin. Il faut savoir gré aux penseurs pionniers de s'être essayé à avancer, même jusqu'à aller trop loin. Ces essais sont à l'honneur de l'Église pour le dialogue avec l'autre et le rapprochement, après tant de controverses séculaires et stériles, sous-tendues par des contextes hostiles. Mais il est nécessaire d'être clair: Muhammad n'est pas un prophète pour les chrétiens: nous développerons ce point aux chapitres 1 et II de la deuxième partie.

Nous venons de voir une série de « perplexités » dues aux ambiguïtés ignorées, inconscientes, inavouées ou acceptées, en tout cas non levées, qui surviennent fréquemment dans les rencontres entre les trois grandes religions monothéistes. On prétend ne pas aborder les doctrines; finalement, on ne fait que cela, mais dans la crispation, la peur inavouée et le non-dialogue! On affiche un ensemble doctrinal dangereux, quand ce ne sont pas des hypothèses prises pour obligatoires, car on pense qu'il n'est pas question de réagir dessus, de crainte de fâcher l'autre.

Nous allons maintenant franchir une autre série de « perplexités », moins doctrinales mais aussi dangereuses, dans la culture du Français d'aujourd'hui. Ensuite, nous entrerons plus avant dans les mécanismes de la cohérence profonde d'interprétation de l'expérience religieuse propre à chaque religion; c'est la connaissance de ces mécanismes qui nous permettra de nous comprendre vraiment.